

ENVERS ET CONTRE TOUT

PAR

ANDRÉ GÉRARD

PREMIÈRE PARTIE

II

(Suite.)

Lorsque nous fûmes sortis, il reprit :

— Vous avez vu mes trésors... Ma femme est un ange civilisé, ma fille est un ange à l'état sauvage, et je l'y conserve précieusement. Tous les ans je leur fais passer trois mois d'hiver à Vienne ; l'été, je les conduis six semaines, dans une ville d'eau quelconque, respirer l'air du monde. Pendant ce temps, je monte autour d'elles une garde farouche, à éclipser tous les amoureux de la vieille Espagne. J'ai une peur qu'on me les abîme ! Dès que je les vois au milieu d'un cercle, j'y apparais et n'en bouge : si bien qu'on cherche, chaque saison, de quelle amie de la duchesse je puis bien être épris. C'est beaucoup trop simple d'aimer sa femme, aussi personne ne s'imaginerait que je suis là pour la mienne. J'ai, du reste, l'air parfaitement détaché à son endroit, c'est une façon de voir venir. La chère créature, qui n'a pas l'ombre de coquetterie et qui n'existe que pour moi et pour sa fille, ne se doute point des passions qu'elle a inspirées et qu'elle inspire encore. L'année dernière, en Thuringe, un jeune Werther maladif lui a écrit une demi-douzaine d'épîtres à incendier la maison. A la sixième lettre, je suis allé charitablement le prévenir que c'était moi qui recevais ses déclarations, la duchesse n'ouvrant jamais un pli d'une écriture inconnue. Durant six semaines, le malheureux avait brûlé son encens devant ma barbe grise, je crus qu'il s'en pendrait. Un vieux serviteur qui a vu naître ma femme est mon agent de police, un agent zélé, je vous assure, aussi jaloux que moi du repos et de la sérénité de cette âme angélique. Il faut voir ses fureurs lorsqu'il éventa une nouvelle piste ! C'est, dit-il, comme s'il trouvait un billet doux sur l'autel de la sainte Vierge. Quant à Mina, qui prend les langueurs de regards des jolis messieurs pour de la myopie, nous n'avons encore à surveiller que sa passion pour les mendiants, tous des "proscrits polonais" : agréable illusion qui peuple les communs de pensionnaires bizarres, et vide ma bourse ; mais je ne m'en plains pas. Mlle Dumont, l'institutrice, est Française. Elle est arrivée ici à dix-neuf ans, en sortant du couvent, pour être dame de compagnie de la duchesse que je venais d'épouser, et depuis elle ne nous a pas quittés, n'ayant que des parents éloignés qu'elle connaît à peine. Sa vie se passe à étudier, à instruire ma fille et à travailler pour les pauvres et les églises. A vingt-cinq ans, elle se fiança à un jeune officier polonais qui voulait être capitaine avant de l'épouser. Un beau jour il partit et ne revint pas ; on n'en a plus entendu parler. Elle le croit en Sibérie, compromis dans une conspiration contre le czar, et l'attend en priant pour lui. Moi, je sais qu'il est marié et père de famille ; il a quitté le service et habite une assez belle terre aux environs de Varsovie. Si j'apprenais cela à Mlle Dumont, je la trouverais incrédule. Elle ne croit qu'à l'amour éternel : "L'amour qui finit n'a pas été l'amour, mais une distraction ou une erreur." Voilà son credo en sentiment. Aussi je me tais, et je la laisse à son rêve. C'est le troisième esprit céleste de ma maison. Quant à votre serviteur, ce n'est, hélas ! qu'un diplomate, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de moins angélique et de moins romanesque, mais honnête homme et à l'entier service de ses amis. Sur ce, mon cher hôte, je vous quitte, car j'empiète sur le temps de votre toilette.

A bon entendre salut, pensais-je, pendant qu'il s'éloignait. Une femme ravissante, une fille délicieuse, une institutrice charmante, regardez, mais n'y touchez pas.

Au dîner, grande chère et somptueux service, tout en vaisselle plate jusqu'au dessert, où apparut un vieux Sèvres admirable. Au lieu de ce linge damassé si désagréable, une nappe et des serviettes en toile de Hollande, encadrées de guipure qu'on change à chaque service. Je te mentionne un surtout de milieu en argent massif : une gerbe de rose d'où sort un enroulement d'amours. C'est signé : Benvenuto Cellini. Les surtout des bouts, — la table forme un ovale très allongé, — sont des corbeilles en porcelaine de Saxe, pleines de violettes et de lilas blanc. La verrerie de Bohême est tout ce qu'on peut voir de beau en ce genre. Du plafond descend un lustre qui est un immense bouquet de fleurs de cristal, dont les pistils sont des flammes. Pour compléter, aux deux extrémités de la pièce, deux vestales, en marbre de Carrare, tiennent dans leurs mains élevées des torches de vieux argent. C'est un joli éclairage. Sous ces reflets, les personnages des tentures de Cordoue prennent une vie étrange. A ce dîner, la duchesse et Mlle Mina étaient en blanc : la mère en satin, avec des torsades de perles dans les cheveux, aux bras et au cou ; la fille, en taffetas, corsage suisse, lacé d'or, sur une guimpe de batiste montante. Pas de bijoux ; ses belles nattes blondes relevées en couronne. Jamais, certes, diadème fleuroné ne lui siedrait aussi bien. Une heureuse innovation, à signaler à tout le hige-life, est celle de la toilette du duc. Moi, dans mon *nec plus ultra*, j'étais absolument en uniforme avec les domestiques, ainsi que nous le sommes tous le soir. J'eus une agréable surprise en voyant paraître le duc en habit noir de grosse soie mate et souple, à la française, avec jabot et manchettes de point. La culotte courte, d'étoffe semblable à l'habit, et terminée par un flot de rubans tombant sur le bas de soie également noir. L'ensemble était d'un *chic* achevé. Pour moi, je ne me suis jamais trouvé si laid.

A l'entrée de son père, Mlle Mina suivit mon regard, et lorsqu'elle en eut saisi l'expression, elle s'écria avec sa pétulance d'enfant :

— N'est-ce pas que mon cher papa est beau ! monsieur ? Vous êtes beau et je vous aime à la folie, papa !

Et prenant une touffe de violettes, elle y mit un baiser et la lança gentiment au duc, qui la plaça à sa boutonnière en disant :

— Merci, mon petit sauvegarde.

Il se retourna vers moi et sourit, tandis qu'une lueur humide éteignait un instant l'éclat de son œil bleu.

— Vous me représentez le bon Dieu dans le ciel, monsieur le duc, dis-je.

— Ah ! c'est charmant ! fit Mlle Mina, et très cela.

Puis elle ajouta :

— Pour pendant, monsieur sera le diable, puisqu'il occupe cet appartement dont les tapisseries reproduisent des scènes du sabbat et que j'appelle l'enfer.

O Eve ingénue qu'il m'est interdit de tenter, quel diable pitieux je ferai !

En quittant la table, nous allâmes prendre le café dans le petit salon d'été de la duchesse. Une pure merveille. Il est tendu de brocart d'argent ; le meuble, seizième siècle, est en ébène sculpté, incrusté en nacre, avec des têtes de clous en grenat. Aux fenêtres, des stores de vieilles dentelles de Venise tombent sur des transparents de soie rouge.

Je finissais ma tasse de café, constatant avec regret la disparition de Mlle Mina, quand tout à coup, en face de moi, la tenture se partagea en deux, glissant doucement sur des rainures, et, à travers un treillage aussi fin qu'un réseau de tulle, j'aperçus une serre féerique, une serre immense, où des centaines d'oiseaux volaient en chantant, réveillés par la lumière, au milieu des plus rares produits de la flore des deux mondes. Au centre, un jet d'eau retombait en pluie irisée dans un bassin de porphyre sur lequel se penchait coquettement une naïade de marbre dont un bras enlaçait, comme pour se retenir, le tronc svelte d'un palmier.

Soudain, du fond de cet enchantement, le long des bosquets dont les fleurs semblaient l'encenser au passage, je vis s'avancer Mlle Mina, tenant un oiseau qu'elle embrassait avec passion.

— Ce n'est qu'un pauvre petit rouge-gorge, me dit le duc, mais c'est son favori ; et ses brillants compagnons ont beau étaler leur chatoyant plumage, ils ne reçoivent pâture et baisers qu'après lui. Mina l'a trouvé un matin dans la neige, à demi mort, l'a sauvé et apprivoisé. Dès qu'elle entre dans la serre, il vole vers elle, et c'est une fête !

A ce moment, la jeune fille, arrivée à peu de distance de nous, s'assit devant un piano caché par des buissons de roses, et commença à jouer une rêverie qui parut charmer profondément le rouge-gorge immobile sur son épaule. Lorsqu'elle eut achevé, elle vint jusqu'au treillage et me dit :

— Eh bien, monsieur, je vous joue les plaintes d'une captive, et vous restez tranquille sur votre fauteuil. Allons ! prenez votre épée et venez me délivrer... Je suis une princesse infortunée qu'un méchant enchanteur retient prisonnière depuis sa naissance.

— Princesse, répondis-je, vous oubliez que je suis le diable, et que si je vous délivrais je ne pourrais que vous emporter en enfer.

— La France est un joli enfer, fit-elle, l'air songeur. Papa chéri, l'année prochaine vous nous conduirez à Paris, n'est-ce pas ? et nous irons rendre visite à monsieur. Il faudra qu'il se dépêche de se marier, à son retour, afin de pouvoir recevoir des dames.

En disant cela, sa petite main s'appuyait sur un ressort, les deux côtés de la cloison se rejoignirent, et la serre disparut comme un rêve qui s'efface.

Je restai un instant sous l'impression d'une singulière tristesse ; est-ce parce que cette vision mettait encore plus loin de moi cette perle de beauté enchâssée dans un luxe royal ? Mais je n'ai apporté ici aucune espérance. On a de ces mélancolies bêtes.

Pour compléter le récit de cette première journée, mon cher Jacques, je te dirai que je l'ai terminée par un pur impérial, savouré dans un fumoir de porcelaine, meublé de bambou. Dans l'antichambre qui le précède, un domestique m'enleva mon habit, et me passa à la place une sorte de robe de chambre en soie ramagée du Japon.

— De cette façon, me dit le duc, nous sentirons moins notre vice en allant saluer ces dames avant leur coucher. Je dois ajouter que cette précaution, prise pour ma femme, désola Mina, qui fourre son petit nez jusqu'au fond de ma barbe, en me disant bonsoir, pour fumer aussi son cigare. C'est une libre penseuse... en tabac.

Tout en causant, nous sommes revenus sur cette affreuse guerre. Mon aimable hôte m'a parlé de notre armée en des termes qui m'ont vivement touché, disant qu'une nation comme la nôtre n'est jamais vaincue, parce que la vaillance de ses soldats est toujours plus grande que ses malheurs.

— Statistiques en main, conclut-il, c'est vous qui avez battu la Prusse. Vous étiez un contre dix, et elle a perdu plus d'hommes que vous. Ensuite il est une autre défaite que vous lui avez infligée. Votre richesse matérielle a battu sa misère. Les soldats allemands, en rentrant chez eux manger leur pain noir, y ont rapporté le souvenir amer et jaloux du bien-être de vos ouvriers et de vos laboureurs. Vos milliards sont tombés dans leur pauvreté comme une goutte d'eau dans la mer. Chez vous, la prospérité nationale a été à peine effleurée par cette énorme saignée faite à vos coffres, et on raconte avec envie, de l'autre côté du Rhin, que vos ouvriers, dont les patrons ont doublé le salaire, continuent à s'acheter des meubles en acajou et des pendules. Vous voyez bien, jeune homme, que c'est vous qui avez vaincu la Prusse. Qu'importe qu'un prince ait rendu son épée, le pays a gardé la sienne ; et, croyez-moi, il est encore réservé à cette épée de peser lourd dans la balance de l'Europe.

Ces bonnes paroles m'ont tout réconforté. Nous sommes tellement habitués en France à nous dire du mal de nous, à nous noircir, que peu à peu nous y perdons, sinon l'amour, au moins le respect du pays et la confiance dans ses destinées.

C'est en ouvrant les yeux à la vertueuse aurore de huit heures, que je t'ai continué ce matin cette longue lettre commencée hier au soir. Tu ne te plaindras pas que je ne tiens pas mes promesses. Te voilà presque aussi à Rosenthal que moi. Mon "enfer", en vieux Beauvais, est d'un confort achevé, et j'ai délicieusement rôti dans un grand lit à colonnes torses, au milieu d'une toile de Flandre parfumée. J'espérais voir en songe Mlle Mina, et j'ai honteusement rêvé d'une bouteille de Johannisberg... mais du Johannisberg ! là...

Je t'embrasse affectueusement.

ANDRÉ.

III

Ce même matin, Mlle Mina écrivait sur ses notes et sous cette ligne : "Un de mes brouillons est mort de la pépie," cette mention : "Le Français de papa, arrivé hier, me plaît. Maman le trouve « un charmant jeune homme. » C'est sa formule pour tous les jeunes gens qui escaladent Rosenthal ; au fond, cela lui est égal. Mon opinion, à moi, est que ce Français ne ressemble nullement à cet éternel « charmant jeune homme » toujours ancien et toujours nouveau, qui défie ici de temps en temps, ne variant guère que par la couleur des cravates. Non, ce qui plaît dans M. André Bernard est quelque chose de très à lui, que je ne puis définir. Cela se sent, voilà."

Pour nous, ce quelque chose est sans mystère. André Bernard, nature d'artiste, pleine d'originalité, de verve et d'indépendance, devait nécessairement trancher en vigoureux relief sur le monde de Mlle de Rosenthal, cette aristocratie correcte, où il n'est guère que les demi-teintes qui soient de bon ton, et où la crainte de manquer de mesure l'emporte sur celle de manquer d'esprit. Mlle Mina, qui en avait un fort moqueur, et qui était née on ne savait par quel miracle, ayant fleuri sur les deux plus fiers blasons de l'Allemagne, avec l'horreur de l'étiquette et du convenu, avait irrévérencieusement baptisé la société d'élite où elle vivait du nom de "Ma tante crépuscule." Lorsqu'elle trouvait dans les bois un vieux nid, et qu'elle s'écriait : "Oh ! le bijou !" elle faisait aussitôt la révérence à une chanoinesse invisible et ajoutait : "Pardon, c'est excessif." Ou bien encore, si elle joignait un baiser à l'argent dont elle payait les fleurs sauvages que lui apportait sur le chemin une gentille mendicante, elle promettait, avec un effroi comique, à la terrible tante, de demander un rince-bouche en rentrant. Sans compter cette chanoinesse fantôme, Mlle Mina en possédait trois de chair et d'os dans sa famille. Trois grandes dames solennelles qui, à chacune de leurs visites à Rosenthal, s'efforçaient "d'élever" leur nièce, et qui n'y gagnaient, prétendant la malicieuse enfant, que des coups de sang à leur blason.

En vain le duc et la duchesse, appelés à la rescousse, essayaient-ils de prendre un air sévère, ce masque ne pouvait tenir longtemps devant les mines dolentes de la patiente, s'exerçant à marcher "à majestueuse" entre deux de ses tantes.

Ces promenades à travers les salons se terminaient généralement par quelque saut désordonné de Mlle Mina, à l'issue duquel le duc s'esquivait pour ne pas éclater de rire. Quant à Mme de Rosenthal, elle convenait avec contrition que sa fille manquait de tenue, et assurait qu'elle en était désolée. Mais l'accent de cette désolation sonnait si faux, que ses nobles parentes en haussaient mentalement les épaules.

L'une d'elles voulut découvrir le mystère qui faisait de l'héritière d'une maison greffée sur les Hohenstaufen et les Hapsbourg une créature aussi incorrecte et aussi insensible au prestige des quartiers. A force de recherches, elle arriva un jour à Rosenthal chargée de paperasses, et criant : *Eureka*, en vrai grec qu'elle savait. Or ces papiers établissaient que la nourrice de Mina, une Polonoise née d'une mère française, était, par cette filière, l'arrière-petite-cousine de Danton. La chanoinesse fit venir la brave femme employée à la lingerie du château, et lui reprocha amèrement d'avoir nourri sa nièce d'un lait empoisonné. La malheureuse s'en alla ahurie, n'ayant rien compris à cette semonce dont elle faillit faire une maladie. Pour son nourrisson, on devait s'attendre à ce qu'il votât la mort de l'empereur, au cas échéant, si les femmes votaient en ce temps-là.

Malgré cette goutte d'affreux sang égarée dans ses veines bleues, Mlle de Rosenthal avait tranquillement grandi entre de fortes études et d'innocents plaisirs. Peu à peu la fougue de son adolescence s'était enveloppée de la grâce chaste de la jeune fille, et un petit air de dignité doucement fier, qu'elle arborait dans les grandes circonstances, l'aidait à faire des révérences passables, pour la tante, chez les archiduchesses, lorsqu'elle allait à Vienne.

Les excellentes leçons de Mlle Dumont, avidement recueillies par sa vive intelligence, avaient fait de cette enfant de dix-huit ans presque une savante, quand André Bernard devint l'hôte de Rosenthal. Elle parlait couramment le français, l'anglais et l'italien, et savait le latin aussi bien que l'allemand. Avec cela, musicienne "comme un séraphin," disait Mlle Dumont, et enlevant au bout de son crayon n'importe quel point de vue qu'elle peignait ensuite avec un joli petit talent féminin, vaporeux et léché.

Le bouquet de cette éducation parfaite, n'en déplaise aux trois chanoines, était la grandeur profonde de cet esprit et de cette beauté qui semblaient s'ignorer également. Mina, que Mlle Dumont ne quittait jamais, n'avait point eu de ces charmantes amies intimes avec lesquelles on mesure la longueur de ses yeux, la grosseur de sa taille, et qui vous font des confidences sur l'expression des regards de leurs danseurs. Aucun de ces babillages, si dangereux sous leur forme naïve et dans leur inexpérience, n'avait déveillé cette innocence. A tout ce côté suave de la virginité se mêlaient des intrépidités, des craneries, des bravoures d'étudiant. Mlle Mina montait à cheval, chassait à tir et à course, et supportait la fatigue comme l'homme le plus robuste.

Un vieux garde qui l'adorait raconta même un jour que, sous bois, la jeune demoiselle grimpait aux arbres pour regarder dans les nids. Au château, on feignit de ne rien croire de cette histoire, craignant, si elle s'ébruitait, que les trois chanoines n'en eussent un pamoison.

Dispos, l'esprit léger, le cœur joyeux, André Bernard parcourait, de ce pas élastique des gens de belle humeur, les allées du parc de Rosenthal, en attendant le dernier coup de cloche du déjeuner. Alors âgé de vingt-huit ans, ce jeune homme, supérieurement doué, donnait déjà sa mesure. Aimant les arts avec passion, il avait en le rare bonheur de réussir dans tous, et d'imprimer à chacune de ses œuvres sa marque, un je ne sais quoi qui était la grâce dans la force, le puissant dans l'exquis, rendu avec une touche absolument personnelle. Ces contrastes fondus se retrouvaient en lui sous une légère couche de scepticisme ; scepticisme à fleur d'âme, destiné à préserver le dessous fort tendre et prompt aux enthousiasmes des dangers incendies. C'était un délicat, qui professait sur l'amour et sur la femme qu'on aime des théories idéales, qu'il caressait en silence dans ses rêveries de poète. Comme Pygmalion, il avait sa statue, à laquelle il ajoutait chaque jour quelque charme, quelque séduction. Seulement, sa Galatée, à lui, n'était point insensible, et tel soir de printemps il revenait d'une flânerie dans les bois, en disant à un ami d'une voix vibrante, un reste d'extase dans le regard : "Si tu savais comme nous nous sommes aimés, aujourd'hui, elle et moi sous les lilas !" On conçoit que les femmes rencontrées par André dans le vrai monde et dans l'autre se trouvaient fort dépoétisées par le voisinage de cette rayonnante chimère, qui réunissait à elle seule toutes leurs beautés et toutes leurs grâces. Cette amante éthérée avait préservé jusque-là le jeune artiste, très absorbé d'ailleurs par ses travaux, de ce qu'on nomme une *passion*. Il vivait ainsi au milieu de gais caprices, qu'il appelait "les profils perdus" de sa déesse, et de nobles labeurs : fidèle à l'adorée, mais n'espérant pas la rencontrer en ce monde. C'est ce qui faisait qu'il ne songeait point au mariage ne voulant que le front de sa Galatée pour la fleur d'oranger.

(La suite au prochain numéro.)

Je crois volontiers les histoires dont les témoins se font égorger.